title : Journal de l’Empire (1808-01-11), Théâtre français, *Le Misanthrope*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/le-misanthrope

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 11 janvier 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. *Le Misanthrope*.

Le sonnet d’Oronte réussirait fort bien aujourd’hui ; toutes les tristesses d’Athénée ne pourraient l’entendre sans se pâmer : c’est vraiment là l’espèce d’esprit qui plaît, c’est dans l’esprit du jour ; tout est jeux de mots. Nous sommes revenus au point où Molière nous avait pris ; et si *Le Misanthrope* paraissait aujourd’hui, pour la première fois, on le trouverait très-impertinent de blâmer un joli sonnet, et de brusquer une jolie femme ; on l’accuserait de dénigrer les talents, d’outrager les arts, de calomnier son siècle : ce chef-d’œuvre comique n’obtiendrait encore parmi nous qu’une froide estime ; on lui préférerait *Le Pied de Mouton ou La Queue de Lapin*.

Quand Molière donna *Le Misanthrope*, les esprits encore infectés de barbarie et de mauvais goût, commençaient à s’éclairer et à se polir. Aujourd’hui, les esprits, rassasiés de chefs-d’œuvre, blasés sur le beau et le bon, commencent à s’émousser et à s’abâtardir ; ils ont besoin d’être piqués et réveillés par des pointes. Du temps du *Misanthrope*, on s’avançait vers le bon goût : maintenant, après y être arrivés, nous lui tournons le dos ; et qui peut savoir quand nous y reviendrons ? La barbarie qui tient au défaut de civilisation, tend à se corriger ; celle qui tient au défaut de civilisation, tend à se corriger ; celle qui tient à l’excès de civilisation, tend à s’augmenter.

C’est une scène pleine d’art et de génie que celle où Oronte lit son sonnet : Molière y attaque une maladie bien commune, et non moins ridicule, la *soif d’écrire*, la rage du bel esprit, qui fait tant de ravages dans la société. Rien n’est plus vrai, plus naturel et plus plaisant que les protestations d’amitié, les offres de services, les flatteries outrées que le malheureux poète met en œuvre pour disposer l’auditeur en faveur de son sonnet : il semble que le destin de sa vie soit attaché au succès de cette lecture. Tout ceci est parfaitement dans le caractère de la passion, à qui rien ne coûte rien pour arriver à son but. Tous les soins minutieux d’Oronte pour préparer l’esprit du Misanthrope, ses interruptions, ses avertissements, ses inquiétudes avant de commencer, sont des traits excellents, et d’un vrai comique. Le contraste des politesses, des attentions de cet auteur doucereux et patelin, avec la dureté, la sécheresse et le flegme du Misanthrope, produit un effet très piquant et très théâtral.

Jean-Jacques Rousseau trouve que le Misanthrope ne l’est point encore dans cette scène : il voudrait qu’Alceste déclarât crûment et sans aucun correctif à Oronte, que son sonnet est *bon à mettre au cabinet*. Il blâme les *je ne dis pas cela* ; et il est tenté de s’écrier : *Eh, que dis-tu donc, traître*? J.J. Rousseau n’a pas vu que l’Alceste de Molière n’est pas un ours vivant dans les bois, mais un homme vivant en société, et se laissant aller presque malgré lui à de certaines habitudes de politesse : il lui répugne de dire en face une vérité cruelle : et sa franchise éclate encore assez malgré les adoucissements qu’il y met. Le citoyen de Genève, tout misanthrope qu’il était, n’a-t-il pas employé les formes les plus agréables, les tours les plus ingénieux pour dire à l’archevêque de Paris au roi Stanislas qu’ils avaient tort ? Cette gène du Misanthrope, froissé entre la violence de son humeur et la tyrannie de l’usage, est précisément ce qui le rend comique. Il n’ose pas dire à Oronte qu’il est un sot, quelqu’envie qu’il en ait ; car il n’ignore pas qu’il y a bien des gens qui se croiraient moins insultés par le nom de sot que par celui de fripon.

Enfin, cette scène si enjouée, si amusante, est très instructive et très morale : elle est fort propre à guérir une foule de gens de cette démangeaison de rimer et de se faire imprimer, qui est une véritable épidémie : c’est toujours un grand fléau pour les lettres, que cette multitude de mauvais écrivains qui, sans esprit, sans goût, sans talent, ont la fureur de composer des ouvrages. Aimer les lettres, en fait son amusement, cultiver son esprit par la lecture des bons auteurs, c’est une heureuse disposition qui ne peut jamais être trop générale ; c’est le plus doux, le plus utile de tous les plaisirs, le seul qui nourrisse l’âme en délassant le corps. Mais la manie d’être auteur et de faire des livres, est tout-à-la-fois un malheur et un ridicule : rien n’est plus nuisible au bon goût. Pour la gloire de la littérature, comme pour le repos de la société, il serait à désirer qu’il n’y eût jamais que le talent qui prît la plume, et que la vertu et les lumières guidassent toujours le talent ; car les livres bien écrits ne sont que trop souvent de fort mauvais livres.

Il faut savoir gré à Fleury des grands services qu’il rend à la Comédie, et du zèle qui le fait charger des rôles les plus pénibles et les plus fatigants : tel est celui du Misanthrope. Il le joue avec tout l’art et toute l’intelligence d’un grand acteur : mais son extérieur n’est pas assez imposant, ses moyens sont insuffisants : il n’a pas assez de chaleur naturelle ; il est obligé d’y suppléer par l’adresse du métier, et par une énergie factice. Mlle Mézeray manque de fermeté et d’aplomb ; sa voie a de l’aigreur, son débit n’a pas d’effet parce que c’est un caractère très approfondi. Les grimaces et les minauderies ordinaires des coquettes seraient ici très déplacées : ce sont des grâces naturelles, c’est de l’esprit, de la noblesse, de la vigueur que le personnage exige.

On sacrifie presque toujours le rôle de la prude : on le livre communément aux actrices qui jouent les caricatures : cependant il ne peut être joué convenablement que par une femme qui, sans être jeune et jolie, ait encore quelque chose qui ne rende pas ses prétentions trop extravagantes.